1re année. N° 9. 1er Avril 1920

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

1 fr. 25 le Numéro

ABONNEMENTS :

Un an**..... Vingt-quatre francs**

Six mois**. Douze francs**

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

1er Avril 1920

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15 RUE RICHEPANCE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n09bulletindelavi01pariuoft

BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

1re Année. No 9. 1er Avril 1920

Rédacteurs : MM. Félix Fénéon, Guillaume Janneau, Pascal Forthuny
Chef de l'Illustration : M. André Marty.

SOMMAIRE

Les hommes qui rient.
L'Humour.
Louise Hervieu.
Les Musées du Nord et la guerre.
Sur quelques pages relues.
Les disparus.
Les grands collectionneurs.
La curiosité...
Une mathématique de la couleur.
Ici...
...et ailleurs.
Paroles.

Les hommes qui rient

Rabelais a dit vrai et la guerre même l'a confirmé, qui n'arrêta pas le rire sur les lèvres des Humoristes. Leur ironie, seulement, s'était faite vengeresse. On se souvient encore des pages, éloquentes et pathétiques comme un appel aux armes, que signa Forain; de celles, attendries et poignantes, qu'écrivit Poulbot.

Ceux des Humoristes qui n'étaient pas au front menaient dans la presse le bon combat. Ils s'étaient fait tribuns : car, aux heures graves, ce sont les dessinateurs qui trouvent les formules des fortes passions collectives, ce sont eux qui les traduisent. La parole est lente et pesante où il ne faut qu'un cri. L'image dit tout et le dit vite.

*

L'Humour a un grand, un illustre passé : Champfleury l'a évoqué en des livres un peu sommaires, mais judicieux et clairs; Baudelaire en a défini la philosophie, et Pierre Mille y a ajouté l'humour même. Il n'est point d'artiste véritable qui n'ait été séduit par l'attrait singulier des parodies. Léonard et Albert Dürer, les Flamands et les Hollandais, Fragonard et Decamps, esprits originaux et grands inventeurs de thèmes, ont été des humoristes.

Gillray dont le zèle politique a certainement entraîné l'Angleterre à combattre Napoléon Ier, et Cruikshank, et Hogarth ont laissé des chefs-d'œuvre. Daumier reste un des grands maîtres. De nos jours Willette n'est-il pas le plus verveux interprète des idées qui passent et des émotions communes?

*

Les Humoristes nous parlent la langue simple et directe que nous comprenons. Ils écrivent la critique de la vie, en termes vigoureux, parfois véhéments quand leur âme populaire s'émeut ou s'indigne. Ils sont l'organe du bon sens, souvent celui de l'honneur. Ils font mieux encore : ils disent la vérité.

Les conventions établies, vénérées, indiscutables, et qui deviennent tyranniques et odieuses, — ces outres gonflées de vent devant lesquelles se prosternent les fétichistes, — ce sont les humoristes qui les crèvent et qui en démontrent la dérisoire inanité. Ils sont nécessaires.

Leur indépendance est profondément sympathique parce qu'elle est faite de raison. Ils sont les légitimes héritiers de l'esprit critique du dix-huitième siècle. Leur causticité n'atteint pas seulement les formes vulgaires et têtues des traditions, mais aussi les propositions inconsidérées, les tentatives téméraires. Les Humoristes ne sont point gens de cénacles : ils découvrent bientôt les pièges tendus à la candeur publique.

Esprits pénétrants, ils discernent l'énorme ironie des choses parce qu'ils les abordent sans préjugé, sans indulgence préconçue. « Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, » a-t-on dit. Les Humoristes possèdent le coup d'œil sarcastique de celui-ci. Ils regardent volontiers les coulisses de la vie. Ils ont du goût pour les révélations cruelles. Ils aiment arracher aux hommes le masque flatteur qui dissimule leur vrai visage. Ils prétendent les montrer tels qu'ils sont, dépouillés d'artifices, cocasses et saugrenus, et les convaincre de leurs mensonges.

*

Sans doute ils accentuent les traits comiques. Leur esprit personnel vient au secours de la nature, par elle-même pourtant fort ironique. Les flèches sont différentes selon l'archer. L'un est amer, l'autre cruel, un autre acéré; celui-ci est pointu, celui-là brutal.

Tel maître généralise, élève la satire au niveau de l'homme permanent; tel autre raille une mode fugitive, un travers accidentel, un trait de mœurs ou de caractère. Ce dernier, journaliste et chroniqueur, fait sa proie de l'évènement du jour et trace ainsi les annales contemporaines. Tous ont du moins de l'originalité, souvent du courage et toujours de l'esprit.

*

Cependant un certain discrédit s'attache à l'Humour. C'est qu'il

n'est pas officiel. Il sourit des choses qu'on révère : les hommes n'aiment point qu'on bafoue leurs idoles. Puis les humoristes sont gais: ils vivent, ils agissent. Ils ont la joie profonde dont parle Michelet.

A. Willette. — Marmitons.
Salon des Humoristes. (Appartient à M. Pathé.)

Aussi ne sont-ils goûtés qu'avec des réserves. On compose son visage, on comprime sa propre gaîté, on feint devant leurs fantaisies la complaisance supérieure des gens sérieux. On leur ménage l'applaudissement. Qui saluerait en un Georges Delaw l'homme qui entend le mieux l'application de la peinture à la décoration perdrait toute autorité : la crédulité publique ne se sent en repos que devant les Thémistocles de l'Ecole — si morts!

L'Humour a cessé, non de séduire, mais de persuader la nation la plus spirituelle, comme disent les Français. Voltaire, un jour, leur écrivit : « Vous étiez autrefois des singes qui gambadaient. Vous êtes aujourd'hui des bœufs qui ruminent. » Mais Voltaire n'était pas un homme sérieux : il n'avait que du génie.

GUILLAUME JANNEAU.

L'Humour

UNE ENQUÊTE

L'Humour, malgré son nom qui est peut-être une des formes de la chose, puisqu'il est imprévu, est aussi varié que l'est le génie des artistes. Quelques définitions empruntées aux maîtres humoristes eux-mêmes nous ont paru piquantes à recueillir. Une enquête devait nous réserver de savoureuses surprises.

Consulté le premier, comme il convient, M. Adolphe Willette a bien voulu nous exprimer son sentiment. Il l'a fait en artiste, d'un geste plutôt que d'un mot, et l'on ne peut rendre le tour d'épaules qui accentua sa réponse :

L'Humour, fait le maître, pourquoi l'*humour*? Un mot anglais pour exprimer la gaîté, l'esprit et la clarté qui sont purement français!

*

M. Georges Delaw n'est pas seulement un illustrateur intelligent et plein d'ingéniosité. C'est un décorateur de race. Mais il ne croit pas que

l'art doive nécessairement se faire pompeux. Il y veut de la gaîté. Il reste dans nos meilleures traditions. Voici la réponse que nous adresse le charmant artiste :

HUMOUR. — Mot d'origine anglaise; synonyme du mot français: esprit.

Cette définition n'est probablement pas bonne, ce qui est le propre de toute définition. C'est une des raisons pour laquelle sans doute, l'Académie refait le dictionnaire. Attendons. Elle vient d'en finir avec la lettre F, et s'attellera ensuite courageusement à la lettre G.

C'est au tournant de l'H que nous attendons les Immortels.

Peut-être vivrons nous assez vieux pour entendre Alfred Capus, humoriste français, donner enfin un sens précis à un mot qu'Addison, il y a 200 ans et plus tard Thakeray (tous deux humoristes et anglais), ont cherché en vain à définir.

GEORGES DELAW.

*

Piquant dans la critique, audacieux et clair, M. A. Roubille, depuis dix ans, prodigue dans Fantasio *les flèches ailées d'un inépuisable carquois. Il a bien voulu nous en adresser une :*

On a beaucoup écrit sur l'Humour et tout humoriste a sur ce sujet une opinion qui défend son œuvre. On peut donc affirmer, sans pour cela risquer sa vie, qu'il y a autant de définitions de l'Humour qu'il y a d'humoristes. Le nombre en est considérable.

Quand je ne sais plus pourquoi je suis un « humorisse » je pique une tête dans le dictionnaire : c'est très commode, les mots étant rangés dans l'ordre alphabétique.

Et voilà!

Avec mon plus gracieux sourire, A. ROUBILLE.

*

Le Bulletin a déjà eu recours à la verve spirituelle de M. André Hellé. Lorsqu'il s'agit d'esprit ce sont toujours les mêmes qui se font tuer — ou du moins assaillir de sollicitations. Avec sa bonne grâce coutumière, l'aimable artiste a bien voulu nous adresser ce plaisant apologue :

Cher Monsieur,

J'ai rencontré, il y a longtemps au cours de mes visites aux journaux illustrés, un dessinateur qui riait tellement de chacune de ses œuvres, en les montrant à un directeur, qu'il était impossible à son interlocuteur de ne pas rire à son tour, et de bon cœur.

Ainsi, ce confrère ne pouvait mettre en doute la connaissance entière et parfaite qu'il avait de l'humour, d' la vraie humour. Demandez lui donc de vous la définir. Et je pourrai peut-être apprendre ainsi ce que j'ignore encore.

Très sympathiquement à vous, ANDRÉ HELLÉ.

P.-S. — Mais voilà! Comment retrouver ce confrère? *On ne lui prenait jamais ses dessins.*

*

Inventeur plein de verve et d'ingéniosité, M. Ed.-M. Sandoz est un artiste dont la délicate fantaisie s'appuie sur une solide étude. Il est savant, mais il est gai, et conçoit mal que l'art doive être ennuyeux. Il répond à notre enquête d'un mot, mais plein de sens, et qui clora cette consultation :

— « L'Humour? Une vérité qui est trop grosse... »

André Hellé. — Au Restaurant (croquis inédit).

Louise Hervieu

Louise Hervieu a, galerie Bernheim-Jeune, une importante exposition qui se termine le 2 avril. Le catalogue comprend cent vingt-trois numéros : illustrations du *Livre de Geneviève* et du *Bon Jardinier*, livres dont le texte est du même auteur; illustrations d'une édition des *Fleurs du Mal*, que publiera Ollendorff; divers autres dessins. C'est d'un bon peintre qui ne se trompe jamais; je voudrais dire pourquoi :

Il y a une expression dont les peintres se servent et qui est très instructive sur leur art. Un peintre gratte ou frotte son papier ou sa toile d'une certaine manière, avec du noir ou de la couleur, et il dit, du caractère de la danse à laquelle son crayon ou pinceau s'est livré : « Ça *donne* des choses délicates », ou : « Ça *donne* des choses dures » , etc.

Il faut bien songer à ce mot-là. Il signifie qu'un peintre qui a

quelque chose à nous révéler, — c'est-à-dire dont la main se met à danser sur un subjectile — crée une matière apparentée à son émoi : artifice nouveau, nouvelle espèce d'art, comme on dirait d'une espèce de plante ou d'animal, nouvelle.

Or, quand le peintre a créé son art ou matière, c'est celle-ci qui fait tout le reste, ou à bien peu de chose près, puisque les artistes eux-mêmes disent : qu'elle *donne* ceci ou cela.

Hervieu a beaucoup de choses à nous dire : ses nerfs, au contact des objets, entrent en vibrations complexes singulières. Son fusain, en griffant et mordant le papier, a formé des combinaisons de crêtes, de miroirs, d'écumes qui ressemblent à une mer agitée au clair de lune, et à son cœur.

Maintenant, elle n'a qu'à s'asseoir et à dire à cette matière, comme dans les contes de fées : « Je veux des fleurs et des fruits crevant de sève... Je veux des objets luxuriants d'orgueil... Je veux des chairs tordues par le désir... Je veux des joujoux gonflés de vœux d'enfants... » Et sa matière, comme une magicienne, les lui donne.

Au peintre, sa matière donne tout ce qu'il veut, pourvu qu'il ne la contrarie jamais et qu'il ne doute pas de son pouvoir une seconde.

Louise Hervieu n'est pas indiscrète; elle n'enfreint pas les clauses divines ce que sa matière veut, elle le veut; et c'est pour cela qu'elle est infaillible. LUCIE COUSTURIER.

Les Musées du Nord et la guerre

Modifiant leurs méthodes selon les villes où ils les appliquaient, selon les résistances qui leur étaient opposées, et surtout selon l'effet moral qu'ils escomptaient, les Allemands ont utilisé des agents qui, tout en exécutant les ordres supérieurs, avaient individuellement des procédés fort dissemblables. Des reîtres grossiers comme le baron von Hadeln, des brocanteurs louches comme le docteur Burg, se trouvaient les collègues du docteur Demmler, du docteur Bersu, de M. von Feulner, savants dont on ne peut nier la correction.

Les pillards de Douai se retrouvent à Cambrai, à Laon, à La Fère. Mêmes violences, même brutalité, même cynisme. Le musée de Cambrai est l'un des plus gravement atteint. Les premiers bombardements l'avaient épargné. Mais il offrait aux voleurs une proie singulièrement alléchante.

Maître flamand. — Paysage (Musée de La Fère).

LE PILLAGE A CAMBRAI

Rapidement disparurent la collection d'objets d'art anciens léguée au dix-huitième siècle à la ville par Monseigneur Belmas et les diverses donations qui, au siècle dernier, avaient enrichi le musée de Cambrai. Chaque jour, le malheureux conservateur, M. Musseaux, mort en exil, constatait la fuite d'un bronze, d'une porcelaine, de pierreries, de bijoux, de gravures, d'émaux, dérobés par quelque visiteur galonné.

La force, ici, primait effrontément le droit. Les vols se commettaient sans vergogne : c'est l'arme à la main que les pillards exploraient les vitrines. Les gardiens du musée citent d'extraordinaires exemples de cupidité grossière.

LES ÉVACUATIONS ET LES VOLS

Menacée en 1917 par la soudaine opération où l'armée anglaise,

Le Nain. — Repas de paysans.
(Musée de Laon)

pour la première fois, utilisa les *tanks*, Cambrai entrevit la délivrance. La déception fut cruelle. Néanmoins au début de l'année 1918, le conservateur obtenait l'autorisation de faire emballer et déposer dans les caves de son musée les plus précieux des objets qui lui restaient.

Vaine précaution : les Allemands firent alors enlever les caisses. La veille même de l'évacuation générale de Cambrai, le concierge du musée vit charger, en trois camions automobiles, plus de quarante caisses pleines des dépouilles où la soldatesque, livrée à ses instincts, ne voyait qu'un butin de guerre.

En effet, l'ordre d'évacuer la ville, donné le 8 septembre 1918, la livrait au pillage. Quand les troupes anglaises occupèrent à leur tour les ruines de Cambrai, elles n'y trouvèrent plus rien.

UN ASPECT DES DÉPÔTS

Dans la riche bibliothèque municipale, dont, en mai 1917, puis le 7 décembre, après le premier bombardement de la ville, puis le 15 du même mois, le docteur Burg avait « recueilli » les plus précieux incunables, régnait un désordre inexprimable. Aux feuillets arrachés, aux reliures déchirées, se mêlaient des objets hétéroclites que les

Le Nain. — Famille paysanne.
(Musée de Laon.)

pillards avaient oubliés. Une partie de la bibliothèque et des archives avait été chargée par les Allemands sur des chalands qui eux, n'atteignirent pas Bruxelles, leur destination. Ils furent délestés, au cours du trajet, notamment à Mons et à Jemmapes, de leur précieux fardeau. Quant aux caisses d'archives, soigneusement closes par les autorités françaises, les Allemands les défoncèrent aussitôt la ville évacuée, et en incendièrent le contenu. On n'en retrouva que des cendres.

L'EXODE

L'organisme officiel allemand qui réunissait au musée de Valenciennes, les œuvres dont l'ennemi prétendait se garnir les mains, sous couleur de les protéger, n'était même intervenu qu'après les pillards non mandatés. Il ne préleva que quelques tableaux de prix, les tapisseries du musée et de l'hôtel-de-ville, le beau buste de Fénelon, œuvre de J.-L. Lemoyne, qui décorait jadis le tombeau du « Cygne » dans l'ancienne cathédrale, et les célèbres jacquemarts de Cambrai, *Martin* et *Martine*, bronzes anversois de 1510. C'était frapper les Cambrésiens au cœur.

J.-L. Lemoyne. — Buste de Fénelon.
(Musée de Cambrai.)

Les malheureux chefs-d'œuvre, arrachés à leur musée, allaient connaître les aventures tragiques que nous avons rappelées : le voyage de Bruxelles, en péniche, sous le feu britannique, les convoitises des mutins aux jours de la révolution bolcheviste. Ils sont enfin rentrés. Mais de longs mois s'écouleront encore avant que le musée lui-même, écrasé sous les obus ne se relève de ses ruines.

LA FÈRE ET LAON

L'histoire du musée de Cambrai se répète, douloureusement identique à La Fère et à Laon. Ici comme dans les villes du front que

Maître alsacien. XV^e siècle.
La Flagellation (Musée de La Fère).

l'Allemagne n'avait pas dessein d'annexer après sa victoire, ce ne sont qu'actes de brigandage : vols individuels que l'autorité militaire n'a jamais châtiés, pillages à main armée, qui privent le musée de La Fère de ses plus rares joyaux.

Le *Duo* et le *Retour de la campagne* de Watteau, un Ruysdael remarquable, un Brekelenkam, un Ribera, un Claude Lorrain, œuvres de la plus sûre authenticité, qu'avait données au musée la famille d'Aboville, ont disparu. Il va sans dire que les enquêtes menées par les commissions allemandes n'en ont point découvert la trace.

Moins éprouvée, la ville de Laon a recouvré les chefs-d'œuvre dont s'honorait son musée : les Le Nain, particulièrement précieux. La rapidité de l'invasion avait arrêté, dès le début des hostilités, toute correspondance avec cette place réputée inexpugnable, érigée comme un nid d'aigle féodal sur le piton qui termine la crête du Chemin-des-Dames.

Maître italien, XV^e siècle. — La Vierge adorant l'Enfant (Musée de La Fère).

MUSÉES DÉTRUITS

Tout autre fut le sort de certains musées du Nord, que les Allemands ont simplement détruits. Le 26 août 1914, c'est celui d'Avesnes que l'envahisseur incendie : de cet institut Villien qui comportait à la fois le musée, la bibliothèque, les écoles de musique et de dessin, — véritable foyer de culture — il n'est absolument resté que quelques pierres calcinées.

Le lendemain c'était Maubeuge. Dans la nuit du 27 au 28 août 1914,

des obus incendiaires consommaient la ruine du musée et de ses collections. La *Suzanne* de Luca Giordano, le *Christ* de Van Thulden ont disparu dans les flammes. En même temps, les obus écrasaient le petit musée installé dans la citadelle de Longwy.

La guerre « de position » permit aux Allemands d'effectuer, sur les musées du Nord qu'ils n'avaient par détruits, les prélèvements destinés au dépôt de Valenciennes. Soudain, le formidable retour des armées qu'ils croyaient battues provoque leur propre défaite.

Le Musée de Péronne (état actuel).

PÉRONNE

Les fureurs d'antan se renouvellent, aussi sauvages, aussi haineuses. Le musée de Péronne fut l'une des dernières victimes de la barbarie allemande. La ville que les alliés s'étaient toujours fait scrupule de bombarder fut, au moment même de sa libération, réduite en cendres par les vaincus.

De Witt. — Intérieur d'église (Musée de La Fère)

Sans doute les collections devaient être étrangement décimées : les vols individuels s'étaient multipliés, à Péronne aussi, pendant toute l'occupation. Les célèbres bannières corporatives, les étendards de l'héroïne Marie Fouré, qui datait de 1536, les souvenirs historiques et locaux, les peintures d'Alphonse de Neuville dont l'une, l'*Attaque de la Gare de*

Stiring en 1870 avait figuré à l'exposition de 1900, toutes ces collections étaient pillées.

Du moins, espérait-on en recueillir quelque chose. Mais les Allemands avaient miné la ville... Quand les alliés foulèrent ses ruines fumantes, ils n'y trouvèrent, peinte sur un grand écriteau placé en évidence, qu'une inscription dont le texte révèle le génie d'une race :

NICHT AERGERN, NUR WUNDERN
Ne pas se fâcher, mais seulement admirer.

...la flèche du Parthe.

GUILLAUME JANNEAU

Sur quelques pages relues

Il n'est pas dans la coutume des romanciers de parler d'art. Dans son livre délicat, le *Diable à l'Hôtel ou les Plaisirs imaginaires*, M. Emile Henriot en parle toutefois et fort bien. Mais son roman n'est pas une banale anecdote amoureuse, encore moins une « tranche de vie », aussi peu ragoûtante que le mot qui l'exprime.

C'est une manière d'autobiographie, c'est le récit d'un voyage sentimental en Provence. Esprit subtil, ingénieux, distingué, l'auteur y narre les minuscules aventures qui lui advinrent. Mais n'imaginez pas qu'il use d'un verre grossissant : l'emphase ne séduit pas son goût. Les événements se passent en lui-même. L'un des plus importants est une visite au musée d'Aix, où triomphe Granet.

« Le côté narquois est partout marqué d'une touche alerte, dans les petites historiettes qu'il s'amuse à mettre en peinture, écrit Emile Henriot ; dans le vieux qui dort, cependant qu'un nègre lui dérobe son vin, dans la digne Madame Granet, cette bonne femme, son épouse ; dans ces moines goguenards qu'il aime à faire figurer sur ses toiles...

« Cette scène, on peut penser que Granet l'a vue chez lui, à la campagne, un jour de canicule, un jour qu'il faisait frais dans les maisons. Il l'a vue telle qu'il l'a peinte, dans son détail le plus familier, et jusqu'à la contexture du parquet, avec un charmant souci de vérité exactement saisie, dans un sentiment affectueux et respectueux qui pour quelques coins particulièrement réussis fait songer, on ne sait pourquoi, à quelque Chardin paysan... »

Tout le livre est semé de tels aperçus spirituels et aimables.

Les disparus

NINI PATTE-EN-L'AIR

Une petite vieille morte à l'hôpital; un convoi maigre et hâtif; c'est une gloire parisienne qui s'en va : Nini Patte-en-l'air, danseuse de chahuts échevelés, qui fut célèbre — voici longtemps — du Moulin Rouge à celui de la Galette, et qu'allaient admirer les provinciaux, en cachette, et les étrangers, avec ostentation.

Sous les lumières brutales, Nini Patte-en-l'air et son quadrille triomphaient en ces acrobaties violentes et louches. Louis Legrand en fit son modèle de prédilection. Mais un plus grand artiste : Toulouse-Lautrec, immortalisa l'étrange figure.

Ce fut une femme de tête, bien qu'elle se manifestât surtout par les jambes. Petite bourgeoise ruinée, elle se résolut un jour à reconquérir une « situation ». Elle se fit danseuse par un effort de volonté. Elle n'était pas belle : petite, noiraude et sans grâce. Elle s'imposa la gymnastique horrible que l'on sait. Elle recruta quelques filles et leur enseigna son art. Ce fut le succès. Puis, sa première vogue passée, elle conduisit son quadrille en Angleterre. Elle disparut enfin. Son nom qui reparaît aujourd'hui évoque tout un passé.

L'on insinue, toutefois, que la femme qui vient de mourir n'est point la vraie Nini. Quelle étrange aventure! N'y a-t-il point une profonde ironie dans la feinte de cette petite vieille, qui fut peut-être une prude bourgeoise, et qui, pour goûter dans sa décrépitude les menus privilèges attachés à la célébrité, prend un nom qu'elle condamnait assurément jadis?

*

M. LOUIS DUVEEN

Cet antiquaire célèbre, directeur pour l'Europe de la maison Duveen Brothers que son frère Sir Joseph Duveen dirige à New-York, vient de mourir à Londres, à quarante-six ans.

Son goût et son talent commercial étaient remarquables. Sa générosité ne l'était pas moins : il la témoigna notamment en faveur de la Bibliothèque bodléienne (Oxford), dont il enrichit la section « Shakespeare », et en faveur de la Croix-Rouge anglaise. A celle-ci il fit de larges dons et,dans les quatre ventes qu'elle organisa, il intervint par des enchères que la presse anglaise, réunissant deux mots étonnés de vivre ensemble, put appeler des « enchères chevaleresques ».

Les grands Collectionneurs

I. — Isaac de Camondo

A sa dernière heure le comte Abram parlait de la sorte au comte Isaac son fils : « Que d'embûches te guettent! On te fourrera dans des histoires de commandites théâtrales; des dames avides te convoiteront; tu perdras au jeu; les tapeurs te mettront en coupe... » Et longtemps le dénombrement des périls continuait, pour enfin se clore (car les mines avaient toujours été onéreuses à cette famille de banquiers de Constantinople) par ces mots : « Eh bien, tout cela n'a aucune importance; mais prends garde aux ingénieurs! »

Comme la sagesse paternelle ne lui avait pas dit de prendre garde à la peinture, Isaac de Camondo céda sans scrupule à sa passion pour elle. Il l'installa rue Glück et, en vingt ans, forma cette collection vite célèbre, mais que peu de personnes étaient alors admises à visiter. C'est pour son plaisir et celui de rares amis qu'il captait des merveilles. Il mêlait au faste la bonhomie : nous le revoyons vêtu d'une robe de chambre plus délabrée que celle de Diderot, et il ne lui déplaisait pas que la courte-pointe de son lit, lequel devait provenir de la vente Double, fût en loques.

Requis d'abord par l'Extrême-Orient, M. de Camondo constitue en 1894 et 1895 un cabinet d'estampes japonaises; des achats aux ventes Gillot, Hayashi, Bing porteront bientôt à 420 le nombre de ces feuilles. Déjà il avait de précieux meubles du XVIII[e] siècle; il leur adjoint pastels et dessins de la même période. Puis, après avoir recueilli quelques sculptures et objets du Moyen-âge et de la Renaissance, il dévoue sa ferveur à Corot (les figures), Manet (*le Fifre*, *Lola*, *le Port de Bordeaux*), Jongkind, Degas, Sisley, Pissarro, Renoir, Van Gogh, Lautrec, etc. : ce fut une pullulation de chefs-d'œuvre.

L'un de ceux-ci, *la Maison du Pendu* de Cézanne, il l'avait acquis à la vente Chocquet, sur le conseil presque impératif de Claude Monet. Quant aux trois Cathédrales, voici : A l'époque de la série rouennaise, M. de Camondo ne connaissait pas encore Monet, avec qui il eut ensuite des rapports si cordiaux; le chevalier Manzi l'entraîna dans l'atelier du peintre, fit résonner sa verve transalpine devant ces toiles dont la couleur avait plus d'éloquence et, le triple achat conclu : « Comte, s'écria-t-il, merci au nom de la France! » — parole qui n'est peut-être pas sans saveur si l'on veut bien considérer

qu'ils n'étaient français ni l'un ni l'autre.

Naturellement, notre amateur était en butte aux malveillances et aux appétits. « Monsieur, disait-il à un aigrefin qui, sous menace de révélations désobligeantes, sollicitait quelque pécune, Monsieur, on m'a accusé d'avoir abrégé les jours de mon père, violé ma sœur, écumé l'épargne, fait fabriquer mes partitions par des musicastres aux abois. Si vous trouvez pour moi une injure inédite, je vous ouvre mon coffre. Surtout, ne croyez pas gagner la partie en déclarant que je ne comprends rien à la peinture, — on me l'a reproché souvent... »

Il la comprenait fort bien. Il était sensible au charme d'une œuvre d'art et humble devant elle. Il tenait compte d'une objection ou d'un avis quand l'interlocuteur était qualifié pour l'émettre, et on pouvait l'éclairer, mais on ne le suggestionnait guère. Maigre sur certains points, sur d'autre trop gonflée, sa collection impressionniste témoigne d'un goût personnel. Plus savamment équilibrée elle serait moins vivante et un peu d'arbitraire lui va bien.

Telle qu'on l'admire au musée, elle ne représente pourtant pas M. de Camondo dans ses initiatives dernières. L'administration consentait à enfreindre, pour les maîtres de la première génération impressionniste, le règlement qui ferme le Louvre à toute œuvre dont l'auteur n'est pas mort depuis dix ans. Le donateur admit qu'elle fût moins libérale à ceux de la génération suivante et il n'insista pas en leur faveur. Testant aujourd'hui il ne se croirait plus tenu à cette discrétion : encore contestés par quelques-uns au temps de sa donation à l'Etat, les Henri-Edmond Cross, les Marquet, les Henri-Matisse, les K.-X. Roussel, les Vuillard, etc., ne sont-ils pas maintenant consacrés eux aussi par l'assentiment unanime?

Il avait groupés maints spécimens de leur art; il ne jugeait pas ces toiles moins importantes que d'autres parées de noms plus sonores. Et nous retrouvons le compositeur du *Clown* assis, contemplatif, —

c'était peu avant sa mort, — devant des fleurs de Bonnard, devant une marine de Signac et nous disant avec fièvre et naïveté un singulier projet et qui lui était cher : copier en musique ces tableaux, transcrire par le rythme et la note leurs harmonies et leurs arabesques.

La curiosité

UN ABUS DU DROIT DE PROPRIÉTÉ

Au moment où s'ouvrent les enchères, le commissaire-priseur annonce qu'il a une communication à faire au public : tel numéro vient d'être retiré de la vente par son propriétaire...

Indûment, la publicité de la vente aura bénéficié du prestige d'un tableau annoncé, catalogué, reproduit, d'un tableau parfois signé d'un nom illustre. Et des amateurs auront, en l'honneur de ce tableau illusoire, déplacé des fonds ou déplacé (fût-ce de l'étranger) leurs personnes. En vain.

Est-ce admissible?

Le cas s'est produit, une fois de plus, à Paris, le 5 mars dernier. L'œuvre retirée était la *Fillette au cerceau*, un Renoir de 1m 24 sur 74 cm., daté de 1885, et que nous reproduisons ci-contre.

LA VENTE DU SALON D'AUTOMNE

La vente du 21 février, dont les éléments étaient dûs à la générosité des artistes et des collectionneurs, aura mis 153,000 francs dans la caisse du Salon d'Automne.

Notons, avec le nom des acquéreurs, quelques prix d'adjudication, qu'il convient d'ailleurs de majorer des 17,5 0/0 réglementaires :

Albert André: 2,000 fr., à MM. Durand-Ruel; Bonnard : 8,200 fr., au docteur Viau; Carrière: 4,000 fr., à M. Choublié; Denis: 3,000 fr., à Madame Gosset; Laprade: 2,200 fr., à Madame Druet; Lebourg: 3,000 fr., à M. Danthon; Georges Menier: 1,250 fr., à M. Robert de Rothschild; Monet: 15,000 fr., à Ma-

dame Gosset; Pimienta: 3,000 fr., à MM. Bernheim-Jeune; Redon: 2,800 fr., à Madame Gosset; Rodin (*l'Appel aux armes*) : 19,500 fr., à MM. Bernheim-Jeune; Vuillard: 8,100 fr., à M. Mancini.

LA VENTE SEVADJIAN

Me Lair Dubreuil, commissaire-priseur, assisté de M. Hessel, expert, a dirigé, le 22 mars, la vente de la collection Sevadjian, dont le *Bulletin* a déjà parlé. Elle a produit un total de 586,840 francs. A noter quelques enchères qu'ont suscitées les Cézanne et les Toulouse-Lautrec — joyaux de la collection :

Les *Baigneuses*, le *Bain* et la *Baignade* de Cézanne, puissantes études de nus en plein air, ont obtenu 41,200 fr., 26,100 fr. et 84,100 francs.

De Toulouse-Lautrec, le célèbre *Moulin-Rouge* où Valentin le Désossé, esquisse un pas en face de la Goulue, a obtenu 69,500 francs. La *Loge* a « fait » 35,000 francs, la *Toilette* 33,000, le *Divan Japonais* 24,200, la *Pierreuse* que nous reproduisons, 11,600, la *Songeuse* 21,900 et l'incisif dessin de *Rigolette*, 2,950 francs.

Une mathématique de la couleur

Sous le titre *Les Tables de la couleur*, M. Jean Cluzeau (de la Société des Artistes indépendants) a inséré au *Mercure de France* du 15 février dernier une étude abondante, subtile et neuve qui intéressera les peintres capables d'analyse. La méthode d'harmonisation de M. Cluzeau, trop complexe pour être exposée en quelques lignes, est basée sur l'usage de tables établies en fonction de douze teintes locales, de quatre degrés d'éclairement, de quatre colorations de la lumière et de douze états de l'atmosphère. Elles sont au nombre de quarante; chacune a trois pages. A titre d'exemple, le *Mercure* en donne une page. On souhaite qu'un éditeur de livres scientifiques publie les 120: si leur aspect est plus revêche que celui d'une table des logarithmes, elles sont pleines de voluptés secrètes.

Ici...

EN ALSACE

— La galerie Maison d'art Alsacienne, à Strasbourg, a ouvert une deuxième exposition de peinture moderne française où se trouvent groupées des œuvres de Camille Pissarro, Henri-Edmond Cross, Paul Signac, Maximilien Luce, Louis Valtat, Edouard Fer, Lucie Coustu-rier, Selmersheim-Desgrange, Moïse Armand, Charles Guérin, Lebasque, Ottmann, P. Deltombe, Seyssaud, Charles Camoin, Louis Le Bail, Picart Le Doux Verdilhan, etc., à laquelle vient s'ajouter une exposition de quelques dessins de Maurice Robin, Valtat et Luce. On se souvient du succès de la dernière exposition de la Maison d'art Alsacienne, où le musée de Strasbourg s'est rendu acquéreur d'une aquarelle de Paul Signac, *le Cargo au port du Louvre.*

*

— Sur le rapport de M. Prou, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a attribué le Prix Duchalais, de la valeur de 1,000 fr., à M. Adolphe Dieudonné, conservateur adjoint au cabinet des médailles, pour la deuxième série de ses *Mélanges numismatiques.*

— L'Académie des Beaux-Arts a élu pour ses correspondants : M. Blay, de Madrid, dans la section de gravure et M. Arthur Brown, de San-Francisco, dans la section d'architecture.

— Un Salon d'Architecture et Décoration de Jardins sera organisé à l'Exposition de Fleurs du Cours La Reine à Paris, en juin prochain. Il comprendra un ensemble composé dans l'esprit des belles ordonnances des XVII^{e} et XVIII^{e} siècles, puis des dessins et des éléments choisis pour le décor des jardins d'aujourd'hui.

— *Expositions prochaines :* Le Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts s'ouvrira le 15 avril, celui des Artistes Français le 7 avril, au Grand Palais. — Chez M. Georges Petit, du 7 au 26 avril, la Société des Pastellistes français; du 1er au 15 avril, MM. Synave et Chanzy. — Aux galeries Allard, du 1er au 30 avril, exposition Charles Cottet. — Aux galeries Bernheim-Jeune, du 6 au 17 avril, exposition Gernez et du 19 au 30, exposition Malherbe; du 3 au 15 mai, œuvres de Henri-Matisse. — Chez Druet, du 1er au 12 mars, dessins de Quelvée. — Aux galeries La Boëtie, le Salon des Humoristes. — Du 8 au 20 juin, chez Druet, les expositions Jeanès et Gaudissard sont annoncées et, chez Reitlinger, le 12 mai, l'exposition d'art décoratif de Clément Mère.

...et ailleurs

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT ARTISTIQUE EN ITALIE

C'est une question de la plus haute importance et on nous approuvera d'y insister un peu. Elle fait en ce moment, à Rome, l'objet de longs débats. Le problème des écoles officielles d'Art a été posé, et, par certains, dans des termes tels que la *suppression* pure et simple en était réclamée. Il semble, au point où en est venue la délibération, qu'une mesure si radicale ne sera pas adoptée, mais des changements profonds sont à l'étude. La thèse de « fermeture totale », soutenue par M. Giovanni Papini sera amendée et, vraisemblablement, on s'en tiendra à un point de vue *cousin* de celui qu'expose M. Rosadi, dans une remarquable brochure *Scuole et botteghe* (Collection « La Nuova Scuola », chez Vallechi, à Florence). « Il serait dangereux, y est-il dit en substance, de faire table rase de toute école officielle et d'essayer, impossiblement, de revenir à l'historique méthode du maître sans cathèdre, de l'apprenti artisan-d'art, de l'atelier privé où se formèrent Cimabue, Ghiberti, Donatello, Luca della Robbia, Mino da Fiesole et Desiderio. Mais on pourrait instituer l'atelier-école. L'élève le fréquenterait selon son libre choix. Le néophyte, afin de poursuivre ses études, recevrait de l'Etat des primes, pensions et bourses. Ainsi, par un moyen terme entre ce qui fut et ce qui est, en finirait-on avec l'étroitesse des instituts et le rigide règlement des Académies. Ce serait le triomphe de l'initiative privée ».

Le premier geste de la Commission nommée pour examiner ces suggestions et d'autres, a été de réclamer, de toute urgence, le rattachement des écoles professionnelles artistiques au Ministère de l'Instruction publique. Elles dépendent actuellement de l'Industrie et du Commerce. Ainsi toutes les écoles d'art, en Italie, seront-elles réglées par la même norme, auront les mêmes directions spirituelles et pratiques. Il a été décidé que toute agglomération de 10,000 âmes aurait une école professionnelle. M. Carlo Tridenti, dans le *Giornale d'Italia*, fait remarquer le caractère social de cette détermination.

On a, de même, établi des plans pour la création de cours artistiques et de métiers d'art, cours triennaux ou quinquennaux, dans le plus grand nombre de centres qu'il sera possible. De même seront multipliés à l'extrême ces établissements d'enseignement artistique supérieur, dont il n'existe que quelques-uns, pour les métiers d'art industriel.

établissements qui seront pourvus de tous les moyens techniques et scientifiques désirables. Les écoles d'ordre secondaire entretiendront la culture des traditions d'art paysan, leur adaptation au goût moderne. Elles favoriseront le développement des industries d'art local, en toutes matières. *Seuls pourront prétendre accéder aux Instituts supérieurs des Beaux-Arts, les jeunes gens qui, dans l'art d'industrie, auront fait preuve d'aptitudes réelles.* On ne pourra plus dire : « Et moi aussi je suis peintre! » sans prouver qu'on est d'abord parfait artisan (n'est-ce pas tout à fait une Révolution, et des meilleures?). Pas de « Grand Art » sans, au préalable, une intime connaissance de la *matière*. Pas d'Art Pur sans un solide métier d'art appliqué! Ainsi, espère-t-on, diminuera le nombre des artistes faméliques et des génies méconnus. Quand un peintre ou un sculpteur comprendra que le tableau ni le marbre ne peuvent le nourrir, il retournera à l'établi et gagnera aisément son pain comme artisan.

Ah! ce n'est pas tout!... Proposition Arduino Colasanti : Dans les Instituts supérieurs des Beaux-Arts, plus d'enseignement fixé et imposé. Les étudiants eux-mêmes, réunis en groupes, en soviets si vous voulez, auront la faculté de *choisir* leur maître, pour l'art auquel ils entendent se consacrer. Entre éducateurs et disciples, il faut une complète affinité d'esprit; voici le moyen de la réaliser : l'élection du « patron » par les élèves.

Proposition à l'étude : l'Etat et les Industriels constituant un capital pour fournir des avances aux lauréats des Ecoles artistiques professionnelles, en vue de les aider à acheter les outils de leur métier et à s'installer un local. Il est curieux de constater que cette idée a été plusieurs fois incluse dans les vœux formés par divers Congrès socialistes.

En bref, on est résolu, dans les cercles officiels d'Italie, à étrangler l'académisme, à briser ses liens conventionnels. Ce faisant, on affirme que l'on s'inspire, à la fois, de la sagesse d'un lointain passé et des impulsions irrésistibles que donne la vie moderne à l'art et à la société.

Est-il besoin d'écrire que nous suivrons cette affaire de près?

LE IV^e^ CENTENAIRE DE RAPHAEL (1483-1520)

Le 6 avril dans toutes les écoles d'Italie, une classe sera faite sur Raphaël et son œuvre. - M. Corrado Ricci prononcera un discours. — La « commémoration » aura lieu, dès le 28 mars, à Urbino, où

l'Academia Raffaello célébrera une autre fête, le 11 avril. — Toutes les villes italiennes auront des cérémonies d'*onoranze*. — Aux fêtes d'Urbino et de Rome, une délégation représentera les italiens de la République Argentine.

MASQUES

Dans notre fascicule du 15 février dernier (page 166), nous parlions de masques de théâtre, au Japon. Voici des masques plus funèbres. On vient de trouver, dans de très anciens tombeaux, à Cabras, des masques de terre cuite, de la période carthaginoise, et, détail troublant, montrant quelque rapport, dans le modelé, avec des masques extrême-orientaux. Ces objets avaient été placés près du mort, non point pour lui rémémorer d'anciens spectacles, mais pour éloigner les mauvais génies qui le viendraient troubler. Ces terres cuites sont maintenant au musée de Cagliari.

ESTHÉTICIENS AFFAMÉS

Il existe, près de l'Université de Rome une « Ecole de perfectionnement de l'art italien », —moyen-âge et temps modernes, — école que dirige Adolfo Venturi. Les élèves s'y sont engagés à n'accepter aucune occupation rémunérée, et le gouvernement leur verse 140 lires par mois, pour leur tabac. La vie chère incite ces aspirants-directeurs-de-musées, à demander une augmentation.

LES DISPARUS

Le sculpteur Raffaele Ucella est mort à Capoue. Il y a quelques semaines, le grand poète japonais Karukici Scimoï chargeait Uccella de réaliser un monument à la gloire du Dante, l'œuvre devant être érigée au Japon même. L'idée était neuve et belle. Mais, dit-on, elle ne meurt pas avec l'artiste, et sculpté d'une autre main, le Dante ira un jour à Tokio.

PASCAL FORTHUNY

Paroles

POUR M. LITTRÉ

Une cantatrice, à l'étude, constate en entendant sa voix :
— Ça prend de la couleur.
Un peintre, au chevalet, se recule, cligne des yeux et déclare :
— Ça prend du ton.

Le Musée de Tokio, vient de s'enrichir d'un des chefs-d'œuvre de Vincent Van Gogh, les **Soleils**, dont nous donnons la reproduction.

Le Gérant : DESPORTES

Moderne Imprimerie, LOTH, Dr, 37, rue Gandon, Paris.